

ESSAI

N° 112.

SUR LES SYMPATHIES,

CONSIDÉRÉES SOUS LE RAPPORT DE LA MÉDECINE ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 27 juin 1818, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine,*

PAR P. PONS, d'Agen,

Département de Lot-et-Garonne ;

Chirurgien à l'hôpital militaire d'Instruction du Val-de-Grâce ;
Membre de la Société d'Instruction médicale de Paris.

« L'homme est un, quoiqu'il soit composé de plusieurs
« parties; et l'affinité de ces parties est si étroite, qu'on ne
« peut le toucher à un endroit sans le remuer tout entier. »

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.º 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Examineur.*
M. PERCY, *Examineur.*
M. PINEL, *Examineur.*
M. RICHARD, *Examineur.*
M. THILLAYE, *Examineur.*
M. DES GENETTES, *Président.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR

LE COMTE DE LACÉPÈDE,

Grand-Cordon de l'ordre de la Légion-d'Honneur ; Membre de l'Institut,
Académie royale des Sciences, etc.

A MONSIEUR

LE BARON DE LACUÉE,

Premier Président de la Cour royale d'Agen ; Officier de l'ordre de la Légion-
d'Honneur, etc.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR

BARON DES GENETTES,

Médecin en chef des armées et de l'hôpital d'Instruction de la première division
militaire ; Commandeur de l'ordre de la Légion-d'Honneur, etc.

P. PONS.

ESSAI

SUR LES SYMPATHIES,

CONSIDÉRÉES SOUS LE RAPPORT DE LA MÉDECINE.

L'UTILITÉ de la connaissance des sympathies est incontestable : leur étude est indispensable à la médecine. Mais qu'il est vaste le champ que cette étude nous offre ! Dans l'exercice des diverses fonctions animales, dont le grand but est la vie, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie, tous les phénomènes sont liés, enchaînés les uns aux autres avec une intimité relative plus ou moins grande. « *Confluxio una, conspiratio una, consentientia omnia.* » (HIPPOCRATES.). Si, avec une rigoureuse attention, l'on observe la plus grande partie de ces phénomènes vitaux, à peine peut-on se rendre raison de quelques-uns, surtout si des explications subtiles et ingénieusement captieuses (plus faciles à donner qu'on ne pense, quand l'ambition ou la mauvaise foi les inspirent) font place à une juste réserve et à l'amour du bien. Que de veilles perdues ! que de travaux inutiles de la part de quelques hommes qui, parce qu'ils expliquaient tout, prétendaient tout savoir. A quoi nous ont servi leurs calculs, leurs vaines suppositions, leurs théories brillantes ? si ce n'est à perpétuer des erreurs, à tromper ceux qui venaient après eux, et à retarder les progrès des sciences !... Mais ma voix est trop faible pour rendre dignement hommage à ceux qui, dans tous les temps, guidés par la bonne foi et le désir d'être utiles aux sciences et à l'humanité, n'ont voulu nous instruire dans le livre de la nature

que par l'observation. Ils avaient senti cette vérité assez généralement connue , mais pas assez souvent pratiquée : accumuler des matériaux avant de bâtir un édifice ; on ne peut l'élever sans cela. Vérité si justement applicable à la médecine , dont l'étendue est immense, dont toutes les autres sciences sont tributaires, et qui, étudiant la série innombrable des êtres et leur organisation , se sert encore des instrumens du physicien , des creusets du chimiste , de la dialectique du logicien , et s'enfonce même par fois , en y répandant des lumières , dans les routes obscures de la métaphysique ; mais qu'on a vue dans la succession des siècles , oubliant jusqu'aux faits qu'elle avait recueillis , vouloir pénétrer des mystères trop souvent impénétrables , créer des hypothèses brillantes , absurdes ou ingénieuses , et dont toujours la dernière détruisait celle qui l'avait précédée. Quand reprendra-t-elle le flambeau le moins infaillible , celui d'une observation raisonnée et de l'expérience ? Au temps où nous vivons , la médecine est en bon chemin. Depuis la fin du dernier siècle , elle a fait des progrès aussi rapides que les autres sciences. Mais , je le répète , elle a besoin plus qu'aucune de baser sa marche sur l'observation. *Non fingendum est , aut excogitandum , sed quid natura faciat , observandum.* (BACON VERULAM.) Entrons en matière.

J'ai divisé plus bas les sympathies en deux grandes classes : *morales* et *physiques* (quoique ces deux adjectifs n'expriment pas très-bien le sens que nous leur donnons) ; et comme mon intention est moins d'approfondir les premières que de les indiquer , je vais me borner à en dire seulement quelques mots. On entend vulgairement et en métaphysique , par le mot *sympathie* (morale) , un attrait invincible , un attachement subit et non raisonné , qui portent l'un vers l'autre deux individus , le plus souvent d'un sexe différent ; ou bien certains penchans moraux qu'on ne peut supposer acquis par l'expérience , et qui constituent l'*instinct moral*. Cette dernière sympathie nous paraît n'avoir lieu que d'après des déterminations que nécessite l'organisation appropriée à chaque être ,

c'est-à-dire, qu'elle a une cause matérielle et innée. Mais la première est-elle une disposition morale du cerveau acquise ou déterminée par les sens ? Il nous semble qu'elle est toujours le résultat d'impressions *actuelles*, ou le souvenir d'impressions passées fournies par les sens ; ou qu'elle est le fruit de la prévention, du hasard. Ainsi, dans la plus agréable moitié du genre humain, une belle figure, des yeux expressifs, une douce voix, une taille élégante, de la fraîcheur, une peau très-blanche, ou certains attraits de convention ; et, dans l'homme, une démarche noble, aisée, une belle taille, une perfection dans les formes, une physionomie mâle et agréable, ont déterminé plus de sympathies que tous les rapports cachés et préexistans dont on a tant parlé. L'éducation, les mœurs, les habitudes, la constitution des individus, contribuent beaucoup à la rapidité de ces mouvemens sympathiques, auxquels on peut comparer ce qu'on appelle *inspiration*, qui n'est autre chose qu'un jugement très-rapide porté sur un objet dont l'âme se pénètre fortement, et duquel le hasard seul fait quelquefois le mérite.

Le médecin donne un tout autre sens au mot *sympathie*. Il lui sert à exprimer les *communications spéciales de certains organes entre eux, et les communications générales qui font ressentir au système entier les affections des organes particuliers, sans enchaînement naturel de fonctions*. Cette définition exclut des sympathies les phénomènes dépendans évidemment, naturellement et constamment de l'exercice d'une fonction.

Histoire des causes et du siège des Sympathies.

Plusieurs médecins des siècles derniers se sont occupés de l'étude des sympathies, et ont beaucoup disserté sur leurs causes. On peut le dire, ils se sont tous trompés ; et lorsqu'ils ne faisaient qu'indiquer les conditions sensibles qui accompagnent leur développement, ils croyaient en expliquer les causes. Quelques autres, dans leurs recherches, ne voulant seulement désigner que le siège et les

moyens de communication des sympathies, n'ont pas été plus heureux parce qu'ils ont adopté une idée, unique, exclusive. Jetons un coup d'œil sur les auteurs les plus remarquables. *Hippocrate* et *Galien* prouvent par leurs écrits qu'ils avaient observé plusieurs sympathies. Ils les attribuaient à une vapeur subtile qui d'un organe se portait sur un autre. Cette opinion dura jusqu'à l'époque de la découverte de la circulation du sang, qui, étant regardée alors comme cause de presque tous les phénomènes vitaux, ne manqua pas d'être prise pour la cause des sympathies. L'anatomie fit des progrès, et à mesure qu'on découvrit les ramifications des nerfs, on crut nerveuses toutes les sympathies. *Willis* et *Vieussens* furent des premiers à soutenir et à développer cette opinion. Quelques temps après, en 1721, *Réga*, dans l'ouvrage duquel on trouve les opinions de tous ceux qui l'ont précédé, admit des oscillations dans les membranes, et voulut y faire voir la cause des sympathies. C'est une absurdité... *Whytt* fit intervenir, en 1767, un principe d'unité dans l'explication des sympathies. Il les rapportait toutes au *sensorium commune*; il faisait jouer à l'âme un rôle dont certainement elle n'a pas toujours la conscience. Je perdrais mon temps si je le passais à énumérer et à réfuter toutes les hypothèses que ce sujet a fait naître. J'observerai cependant qu'au milieu de toutes ces erreurs, en 1759, *Gaubius* envisagea les sympathies sous un meilleur point de vue. Il dit, dans ses *Institutions pathologiques* : « *Consensus iste quidem inter œconomicæ humanæ systemata, functiones partesque omnes, universalis est : at propiorem tamen magisque peculiarem aliorum cum aliis insuper dari certâ observationum fide constat, etsi rationem ejus legesque haud satis liquido perspicimus. Credibile, non uno modo, sed pluribus niti conditionibus, harumque principem in genere nervoso sitam esse, deinde in systemate circulationis, porro in continuitate membranarum, tum in vasorum communitate, fortè et in fabricæ aut humorum quos partes secernunt accipiuntve, similitudine. Quin et huc facere potest vicinia partium, et collatio declivior,*

aut ex diametro opposita , actionumve aliqua cognatio. » Si cet auteur avait joint des faits à ces idées , il en aurait fait une excellente doctrine sur les sympathies.

Des divisions ou classifications des Sympathies.

Hunter a divisé les sympathies 1.^o en celles qui ont lieu par continuité ; 2.^o celles qui ont lieu par contiguité ; 3.^o celles qui sont éloignées.... *Tissot*, en *actives* et en *passives*, selon le point de départ et le terme de l'irradiation sympathique.... *Barthez*, en établissant une ligne de démarcation entre les synergies et les sympathies rangea, ces dernières sous trois chefs principaux, 1.^o selon que les organes qui ont des rapports de structure et de fonctions sont ou ne sont pas placés symétriquement ou parallèlement dans le corps ; 2.^o les sympathies des organes qui ont entre eux des connexions particulières ou des liens anatomiques, quels qu'ils soient ; 3.^o enfin, les sympathies que les forces de chaque organe ont avec celles de tout le corps. M. le professeur *Richerand* reconnaît trois espèces de sympathies, 1.^o par rapport de fonctions ; 2.^o par continuité de membranes ; 3.^o par réaction du *sensorium commune*. Enfin M. *Roux*, dans un mémoire sur ce sujet, les divise, en suivant l'opinion de *Bichat*, 1.^o en sympathies de la sensibilité animale ; de l'impressionnabilité ; 2.^o de la contractilité animale ; 3.^o de l'irritabilité ou contractilité organique sensible ; 4.^o de l'excitabilité et de la tonicité.

CHAPITRE PREMIER.

Généralités.

Il serait ridicule , malgré les progrès récents de la physiologie , de vouloir dire en quoi consiste la cause essentielle des sympathies. Mais , en partant de quelques principes physiologiques positifs , on peut en rendre l'exposition plus lumineuse. Toutes les sympathies

ontelles lieu par le système nerveux en général ? *Willis* et *Vieussens*, qui, comme nous l'avons vu, furent les premiers à soutenir cette opinion, n'employèrent pour la démontrer que le scalpel et les yeux. Après eux, *Heister* et quelques autres en ont fait autant, et ils ont dû se tromper.... M. *Broussais* (Examen de la doctrine médicale, page 440), dit « point de sympathies sans nerfs, voilà ma profession de foi ». Telle est aussi notre opinion ; car, s'il n'y a point de vie sans sensibilité (dans les animaux), et point de sensibilité sans nerfs, aucun acte vital ne peut avoir lieu sans le concours des nerfs. Je le répète, siège immédiat de toute espèce de sensibilité, le système nerveux, dont la connaissance anatomique et physiologique est d'une utilité première en médecine, forme un tout dont chaque partie a des fonctions différentes à remplir. C'est sous ce point de vue que nous allons établir une division des nerfs qui pourra servir à l'intelligence de quelques phénomènes sympathiques.

1.° *Le cerveau*, organe principal de l'économie animale, présidant et essentiellement nécessaire à l'exercice de la vie, dans lequel, à n'en plus douter, les expériences et les observations ont démontré le siège de ce qu'on appelle *âme*, *force-vitale*, *sensorium commune*, etc., et dont les fonctions sont de deux ordres. Par une puissance dont l'essence nous est inconnue, et qui échappera toujours à nos recherches (mais que les expériences établissent d'une manière certaine), et par le moyen des nerfs, le cerveau donne la vie et le mouvement organique à toute la machine animale. Voilà une fonction qu'on pourrait nommer *organique*. D'un autre côté, les impressions reçues par les sens sont transmises au cerveau ; c'est dans ce centre sensorial que les perceptions ont lieu, et c'est de là que partent les expressions. Cette fonction..... morale, si l'on veut, que le sommeil suspend, et que modifient singulièrement l'éducation, l'exercice, l'habitude, les mœurs, diffère donc essentiellement de la première, et d'une manière si évidente, qu'elle peut être détruite, suspendue ou altérée sans que l'autre en soit troublée. Mais dès que la fonction

organique qui paraît être le foyer vital est atteinte, on imagine facilement les dérangemens dangereux qui doivent survenir. Il est alors probable que ces fonctions n'occupent pas en commun et indistinctement toutes les parties du cerveau.

2.^o *Les nerfs des fonctions nutritives*, qui comprennent le grand sympathique des anciens ou trisplanchnique de M. le professeur *Chaussier*, et le pneumo-gastrique. L'action de ces nerfs commence avec la vivification du germe, et ne s'éteint qu'à la mort. Le mouvement d'action de ce système nerveux est encore peu connu, et entièrement indépendant de la volonté. Son centre paraît être derrière l'estomac, dans ce rassemblement inextricable de filets nerveux et de ganglions que les anciens appelaient *centre épigastrique*, *plexus solaire*, auquel on a fait jouer un si grand rôle, et dans lequel quelques-uns même de nos jours ont placé l'âme et diverses passions. Ce système nerveux, tantôt seul, tantôt conjointement avec d'autres nerfs (car nous considérons le grand sympathique comme composé d'une série de ganglions formant un système nerveux distinct, et un moyen de communication placé entre le centre *opisto-gastrique* et le reste du système nerveux des fonctions volontaires, et présentant là où la communication a lieu des renflemens plus ou moins volumineux); ces nerfs, dis-je, président (toujours sous l'influence du cerveau) à toutes les fonctions réparatrices du mouvement vital, en se portant aux organes qui les exécutent, et en suivant même toutes les ramifications artérielles; ce que prouve en partie l'inspection anatomique d'un côté, et l'analogie et les observations pathologiques et physiologiques de l'autre. Nous avons compris le pneumo-gastrique dans les nerfs de la nutrition, par rapport aux fonctions qu'il anime, la respiration, la digestion. Peut être même qu'on devrait le considérer comme faisant partie du grand sympathique, puisqu'il s'unit à lui en divers endroits, puisqu'il communique avec le prolongement rachidien par un renflement gangliforme; disposition constante à toutes les communications du grand sym-

pathique, puisqu'il ne se porte qu'à des organes qui ne sont point sous l'empire de la volonté, tels que des membranes muqueuses (celles du pharynx, de l'oesophage, des bronches, de la trachée, du larynx), des muscles ou fibres musculaires de la vie nutritive (celles du pharynx, de l'oesophage, de l'estomac, etc.), puisque plusieurs de ses rameaux accompagnent et se perdent dans les tuniques de vaisseaux artériels; enfin puisque sa disposition plexueuse et l'aspect grisâtre de la plupart de ses filets le font presque entièrement ressembler au trisplanchnique. Dans l'état de santé, le système nerveux des fonctions nutritives est sous l'influence de cette puissance de l'encéphale que nous avons désignée sous le nom de *fonction organique*; puissance qui, dans l'état de maladie, est souvent troublée par les organes de la nutrition, et qui, dans sa réaction, porte atteinte à la fonction morale et à l'exercice des organes qui lui sont soumis. C'est dans cette réciprocité d'influences sympathiques que l'on peut trouver l'explication d'un grand nombre de sympathies des organes digestifs et respiratoires, avec diverses parties de l'économie animale, et surtout avec le cerveau, qui, quoique leur souverain, se ressent souvent du mal de ses sujets.

3°. *Les nerfs des sens, ou sensoriaux*, en mettant les individus qui en sont pourvus en rapport avec tous les êtres, semblent n'être cependant que le complément de la perfection animale. Aussi ne sont ils pas absolument nécessaires à la vie nutritive. On peut être privé de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du toucher même, sans cesser d'exister. (Je parle des animaux ou de l'homme qui, dans des cas semblables, recevraient d'une main étrangère les secours convenables.) Ils sont tous des agens de relation. En rapport avec des corps qui leur sont étrangers; ils ont la faculté de recevoir, à l'aide d'organes diversement conformés, des impressions variées, comme la lumière, les sons, les odeurs, les saveurs, la forme, la température, et la consistance des objets. Ils reçoivent ces impressions du dehors et les transmettent au cerveau, où ils vont aboutir :

de là naissent les sensations. Le mouvement d'action de ces nerfs se fait donc du dehors au dedans, et vers un centre commun. Ce système nerveux est indépendant de la volonté ; car un homme bien conformationné ne pourra s'empêcher d'entendre, s'il ne bouche ses oreilles, et de voir, s'il ne ferme ses yeux. Mais, pour que les impressions sensoriales soient parfaitement appréciées, et qu'elles aient lieu avec fruit, elles exigent une action préalable de la part du cerveau (l'attention)..... Observons encore que la plupart des organes accessoires aux sens sont animés par des nerfs que dirige la volonté ; mais cela n'a rapport qu'aux époques et à la durée de l'exercice de ces fonctions.

4.° *Les nerfs moteurs ou de la volonté.* Ils ont un mouvement d'action inverse des précédens, c'est-à-dire du dedans au dehors. Ils partent tous de l'encéphale ou de ses prolongemens, et vont, obéissant à une volonté ou à une détermination instinctive, transmettre et porter le mouvement à des organes musculaires qui doivent exécuter diverses actions.

Chacune de ces quatre parties de l'appareil sensitif a non-seulement, comme nous l'avons vu, des fonctions différentes les unes des autres à remplir, des maladies propres, des douleurs d'un caractère particulier ; mais encore leur conformation extérieure, leur aspect, sont appropriés à chaque division. Les nerfs de la vie nutritive sont petits, grisâtres, flexueux, et offrent des renflemens qu'on nomme *ganglions nerveux* ; les nerfs des sens sont pulpeux, ressemblant à la substance blanche du cerveau ; quelques-uns n'ont point de névrilèmes ; les nerfs moteurs sont d'une consistance plus ferme, ronds, plus blancs, enveloppés d'un névrilème, et se portant tous à des muscles soumis à la volonté. Cependant (La nature se prête si rarement à nos classifications !) cette division est bien loin d'exister d'une manière tranchée : au contraire, des rapports mutuels plus ou moins intimes lient entre elles toutes les parties de ce tout nerveux. Que l'analyse d'une maladie, faite

dans ce sens, nous serve à démontrer cet enchaînement. Une cause stimulante, quelle qu'elle soit, a produit une phlegmasie, une irritation d'une grande partie du tube intestinal; examinons en physiologiste l'ordre successif des dérangemens qui auront lieu; mais avant posons en principe, 1.^o qu'une partie du système nerveux des fonctions nutritives se distribue à tous les organes qui les exécutent, et principalement aux membranes muqueuses; 2.^o qu'une autre partie de ce système, en se ramifiant sur le cœur et les divisions artérielles, donne le mouvement à la circulation; 3.^o que les nerfs de la nutrition, qui d'un côté vont se distribuer à un si grand nombre d'organes, communiquent de l'autre avec le cerveau par le moyen du système nerveux de la locomotion; 4.^o enfin que le cerveau, recevant le trouble d'un organe qui communique avec lui, doit réagir à son tour avec plus ou moins de force, selon l'intensité de la lésion, sur les organes qui sont sous sa dépendance. Revenons. Nous avons pris pour exemple une phlegmasie d'une grande partie du tube alimentaire. L'irritation existe: le premier phénomène est, en général, la douleur; elle retentit jusqu'au cerveau, qui presque jamais ne se trompe de lieu. Il n'y a que les filets nerveux du système du grand sympathique qui puissent servir de moyen de transmission; preuve nouvelle de leur communication avec l'encéphale. Presqu'en même temps un second effet est opéré: l'irritation ayant lieu sur les filets nerveux des artères, la circulation en est localement augmentée (de là la rougeur, la chaleur, le gonflement, la suspension des sécrétions muqueuses, etc.), jusqu'à ce que, par la continuité des mêmes filets nerveux et l'augmentation de l'irritation, celle-ci se porte au cœur. Tout le mouvement circulatoire est alors changé, et les contractions désordonnées et variées de ce dernier organe donnent la mesure de l'irritation. La circulation présidant à toutes les sécrétions, ce trouble doit nécessairement les altérer... L'irritation persiste, augmente; les sympathies deviennent plus nombreuses, plus vives; la circulation est violemment activée; l'altération des sécrétions devient

plus grande (sécheresse de la peau, des membranes muqueuses, ou dévoiement ou transpiration) ; tous les travaux sécrétoires sont imparfaits ; les fluides qui en sont le produit sont mal élaborés ; ils reviennent sous l'empire des lois physiques qui régissent les corps inorganisés (de là la *fuliginosité* de la langue et de la bouche, qui n'est autre chose qu'une couche putrilagée de la sécrétion muqueuse). La phlegmasie primitive des intestins, de l'estomac, se propage souvent à toute l'étendue de la membrane muqueuse gastro-pulmonaire (de là la toux, l'expectoration secondaires, sympathiques.) Cette irritation, qui, dans le premier temps, ne produisait sur le cerveau que de la douleur, y porte maintenant le trouble de ses fonctions (de là les céphalalgies violentes, la rougeur du visage, des yeux, les diverses espèces de délire, etc.). Le mal fait encore des progrès ; tous ces désordres marchent tumultueusement ; le cerveau, plus vivement affecté, réagit sans détermination, sans jugement, tantôt sur les nerfs moteurs (de là les convulsions, les soubresauts, l'état tétanique, la prostration musculaire) ; tantôt sur les nerfs des sens (de là la cécité, la surdité, etc.). Enfin, l'inflammation parvient à son dernier degré d'intensité ; aucun moyen n'arrête sa violence ; le trouble de tous les mouvemens vitaux est à son comble ; la circulation, cette reine de la vie, perd tout à coup cette force qui la faisait s'agiter si vivement ; elle devient à peine sensible dans les vaisseaux artériels ; la force vitale se retire dans son foyer, elle abandonne plusieurs parties du corps, la putréfaction s'en empare ; la mort survient...

En appliquant cette voie analytique aux symptômes de toutes les maladies aiguës, nous pourrions en suivre pas à pas la marche ; et si on l'employait avec sagacité dans les maladies chroniques, malgré le développement si lent de leurs sympathies, le diagnostic de ces affections si souvent obscur et difficile pourrait en être éclairé ; mais traiter ce sujet, ce serait m'écarter du mien.

Ayant considéré les nerfs comme les liens ou moyens exclusifs

de communication des phénomènes sympathiques, nous aurions pu baser une division des sympathies sur celle précédemment faite des systèmes nerveux; mais les observations n'ont pas été faites sur ce principe, et il serait peut-être difficile de les lui soumettre. Nous avons préféré ranger sous divers chefs, comme il suit, tous les phénomènes sympathiques observés.

TABLE MÉTHODIQUE DES SYMPATHIES.

~~~~~

SYMPATHIES

## PHYSIQUES

HYGIÉNIQUES, ou  
dans l'état de  
santé,

1.° Se manifestant sur  
les fonctions

1.° *Vitales*, ou *primordiales*. { Circulation.  
Respiration.

2.° *Nutritives*. { Digestion.  
Absorption.  
Sécrétions.  
Nutrition.

3.° *Sensoriales*. { Impressions.  
Perceptions.  
Expressions.

4.° *Génératrices*. { Chez l'homme.  
Chez la femme.

5.° Du sommeil et des rêves.

2.° *Idyosyncrasiques*,  
ou particulières  
à quelques indi-  
vidus.

1.° Se manifestant sur  
les fonctions

1.° *Vitales*.  
2.° *Nutritives*.  
3.° *Sensoriales*.  
4.° *Génératrices*.  
5.° Du sommeil et des rêves. (Comme ci-dessus.)

MORBIDES, ou dans  
l'état de ma-  
ladie,

2.° Quelques organes  
ou tissus en par-  
ticulier,

1.° Par similitude d'organisation.  
2.° Par continuité de tissu.  
3.° Par contiguïté.  
4.° Sans aucun rapport apparent.

3.° Observées sur  
quelques indi-  
vidus, ou idio-  
syncrasiques.

MÉDICAMENTEUSES, { 1.° *Les fonctions*. (Comme ci-dessus.)  
ou action spé-  
ciale, élective  
de certaines  
substances sur { 2.° Quelques organes en particulier.  
.....

MORALES. ....

## CHAPITRE PREMIER.

*Sympathies hygiéniques ou dans l'état de santé.*§. 1.<sup>er</sup> *Des fonctions vitales ou primordiales.*

A. *Circulation.* On doit regarder comme sympathiques les différences si nombreuses du pouls ; le ralentissement ou l'accélération du cours du sang dans les passions ou les affections de l'âme , qui toutes cependant ne constituent pas un état maladif. Il en est de même pour la rougeur ou la pâleur du visage , dans plusieurs dispositions physiques ou morales. Il n'est pas rare de voir des hommes , comme des femmes , surtout étant encore jeunes , rougir lorsque quelques paroles leur sont adressées par des personnes qui inspirent le respect ou la crainte. Tout le monde connaît la rougeur timide de la pudeur , la pâleur livide du crime , la coloration de l'innocence accusée. — Les animaux , en général , sont dans un état violent d'excitation lorsque la volupté les appelle à l'acte reproducteur. Dans l'homme surtout , qui fait participer tous les prestiges de son imagination aux jouissances physiques , la circulation est , en ce moment délicieux , dans une agitation extrême.

B. *Respiration.* Dans ce dernier cas , les mouvemens de la respiration deviennent très-fréquens ; et chez quelques individus , le plus souvent des femmes , l'état de la circulation coïncidant avec celui de la respiration , amène la syncope. Les soupirs , les sanglots , le rire sympathiques , sont des phénomènes de la respiration causés presque toujours , excepté dans certaines maladies , par la réaction du cerveau , puisque les uns ou les autres ont une cause dans une impression sensoriale ou un but participant de la volonté. Il n'en est pas de même de l'éternuement , du hoquet , du bâillement , qui sont fort rarement l'effet de la volonté.

## §. II. *Sympathies hygiéniques des fonctions nutritives.*

A. *Digestion.* La faim et la soif sont des phénomènes dont la cause première est le *besoin*, dans lequel le mouvement vital met l'économie animale, qui, sans cesse en action, ne peut se passer d'un aliment réparateur. Certaines substances non nutritives apaisent la faim lorsqu'elles sont introduites dans l'estomac. Certains corps froids ou liquides, tenus dans la bouche sans être avalés, tempèrent la soif; mais ce calme n'est qu'instantané: un corps privé de sucs nourriciers ne peut servir d'aliment..... La vue, l'odeur, le souvenir de la saveur d'un mets favorisent la sécrétion salivaire; au contraire, si ce mets répugne par sa saveur, son odeur ou son aspect, il provoque des nausées ou le vomissement. — Faut-il regarder comme sympathiques tous les phénomènes qui ont lieu après l'introduction des alimens, des boissons dans l'estomac, c'est-à-dire, un sentiment de forces renaissantes, l'élévation du pouls, l'augmentation de la chaleur, la coloration du visage, un sentiment de bien-être? ne sont-ce pas plutôt des conséquences naturelles de l'exercice de cette fonction? La même observation s'applique à ce qui se passe dans le second temps de la digestion: un frisson léger, le resserrement du tissu cutané, la diminution de la transpiration...

B. *Absorption.* Le frottement d'une partie de la peau y provoque l'augmentation de l'absorption. — Certains alimens excitans, les épices, les boissons alcooliques, que l'observation commune désigne comme facilitant la digestion, n'agiraient-ils qu'en activant l'absorption intestinale ou chyleuse? — Quelques médecins ont observé que l'absorption cutanée est plus active à jeun qu'après avoir mangé, et à cause de cela ils ont donné le conseil de se *garnir* l'estomac aux personnes qui fréquentent des lieux où sont des miasmes dangereux. Ce conseil peut, dans quelques cas, être utile, et la première

assertion me paraît fondée.—Est-ce bien réellement à cause de l'absorption des prétendues émanations qu'exhalent des corps jeunes et vigoureux qu'était fondé l'usage anciennement pratiqué de faire coucher de *jeunes* filles auprès de vieillards languissans, et quelquefois matériellement épuisés par les plaisirs de l'amour ?

C. *Sécrétions* — 1.<sup>o</sup> *Sécrétions folliculaires*. On croit avoir observé que la couleur des cheveux et des poils influait sur l'odeur du produit des glandes sébacées. A chaque époque fixée par la nature à la plupart des animaux pour leur reproduction, des follicules cutanés, le plus souvent aux environs des parties sexuelles, se mettent en action et sécrètent des fluides onctueux très-odorans qui leur servent à se reconnaître et à se rapprocher. Peut-être qu'avec de l'attention on observerait le même phénomène chez l'homme, surtout chez celui dont l'existence, quoique sociale, est le plus près possible rapprochée de la nature, conséquemment d'autant plus éloignée de la civilisation. 2.<sup>o</sup> *Sécrétions perspiratoires*. L'exercice, les mouvemens violens, diverses passions, les désirs de l'amour (*Cabanis*), augmentent fortement la transpiration cutanée. L'observation n'a encore, je crois, noté aucune sympathie des perspirations séreuses dans l'état de santé. 3.<sup>o</sup> *Sécrétions glandulaires*. La titillation, l'application d'une substance irritante sur la membrane nasale ou palatine, une vive lumière, augmentent la sécrétion de la glande lacrymale. Diverses passions produisent le même effet. Les douleurs physiques, les chagrins, l'aspect du malheur, la joie, l'attendrissement, le bonheur même, font couler des pleurs. — La colère, dit-on, augmente la sécrétion salivaire ; la peur la diminue. La présence ou le souvenir d'un mets délicieux fait, comme on le dit, venir l'eau à la bouche. — L'impression subite d'un froid vif sur la plante des pieds détermine l'envie d'uriner. Les bains, dit-on, en général augmentent sympathiquement la sécrétion rénale. Point du tout : l'absorption du liquide ayant lieu sur toute la surface du corps, une plus grande quantité de fluides est introduite dans la circulation. — On n'a pas en-

coré observé que le foie, le pancréas, ou la rate, soient dans l'état de santé le terme de quelque irradiation sympathique.

D. *La nutrition* proprement dite, ou *assimilation*, ne peut recevoir d'atteinte sans que ce soit un état maladif. C'est dans les sympathies morbides que nous trouverons ce que nous avons à en dire.

### §. III. *Sympathies hygiéniques des fonctions sensoriales.*

A. *Impressions.* Quelques-unes de ces sympathies ont lieu directement dans les organes propres ou accessoires des sens, sans l'intermède du cerveau; d'autres, au contraire, sont des effets résultant de la réaction cérébrale, toujours involontaire.

1. *Vision.* N'est-ce pas l'habitude, ou un rapport de fonction, ou une détermination instinctive plutôt qu'un mouvement sympathique, dans les cas où les paupières s'abaissent ou se ferment involontairement, lorsque quelque chose menace d'offenser nos yeux, ou qu'un bruit inattendu frappe nos oreilles; lorsque, la tête étant maintenue fixe, et que l'un des yeux se portant à droite ou à gauche pour voir un objet placé latéralement, l'œil opposé se dirige du même côté, malgré la saillie du nez qui l'empêche de voir cet objet; lorsque la membrane, *iris*, qui est insensible à la lumière, se contracte quand l'action de ce fluide affecte la rétine; lorsque, l'une des deux pupilles se contractant, l'autre en suit les mouvemens?

2. *Audition.* C'est par le moyen de l'ouïe que la musique agit si diversement sur l'âme, et même sur quelques fonctions nutritives. — Le bruit résultant d'une lime en travail ou du froissement de certains corps fait éprouver dans l'oreille une sensation ou désagréable ou douloureuse, qui quelquefois se porte sur les dents. — Des sons aigres, très-aigus ou inharmoniques, produisent le même

effet, surtout sur l'oreille musicienne. Presque toutes les impressions transmises au cerveau par les sens ont besoin d'être perçues et comparées par ce dernier organe ; mais, dans les émotions propres à l'oreille, il y a quelque chose de plus direct ; car des associations combinées de sons, qu'elles soient harmoniques ou discordantes, certains modes ou intonations, les timbres plus ou moins expressifs de quelques instrumens, font naître dans l'âme, malgré la volonté, certains sentimens que les lois primitives de l'organisation paraissent leur avoir subordonnés. Dans la voix parlée certaines intonations produisent les mêmes effets ; l'orateur sait les employer à propos.

« Que de conversions opérées par des missionnaires dont les tons  
 « de voix justes, imposans, les cris menaçans ou pathétiques  
 « étaient plus propres à saisir un grossier auditoire que leurs  
 « discours dépourvus de sens et de raison ! Saint-Bernard prêchait  
 « en latin la croisade aux paysans allemands ; et l'on sait de quelle  
 « fureur ces bonnes gens étaient agités à ces sermons, dont ils  
 « n'entendaient pas un seul mot. » ( *Cabanis.* )

3. *Olfaction.* Quelques individus, sans cause connue, flairent avec délices les odeurs les plus repoussantes, tandis que d'autres ne peuvent, sans tomber en syncope, en aspirer des plus suaves. — L'usage prolongé du tabac diminue ou abolit l'intégrité de cette fonction. — Plusieurs espèces d'animaux doivent à ce sens très-développé des déterminations instinctives très-variées.

4. *Gustation.* Si ce n'est les dégoûts, ou les goûts bizarres qu'on observe chez quelques jeunes filles, ou au commencement et pendant la grossesse, ce sens n'est, dans l'état de santé, le terme d'aucune irradiation sympathique.

5. *Palpation.* On peut attribuer à l'influence sympathique du toucher le rire suffocant, la syncope et les convulsions déterminées par le chatouillement de certaines parties de la peau, comme

les hypochondres, la plante des pieds, etc. Est-ce cette influence sympathique seule qui produit les prestiges du mesmérisme?... — L'attouchement inattendu d'un crapaud, d'un serpent, d'un cadavre; le contact subit d'un corps froid, déterminent une horripilation générale, plus marquée sur la peau chevelue.

B. *Perceptions.* Les délires non fébriles, loin de tenir à des vices d'organisation du cerveau, ou à la lésion d'un organe qui peut l'influencer, dépendent presque toujours d'une passion forte ou d'une sensation trop vive. L'impression une fois faite sur le centre pensant, il en résulte sûrement quelques changemens matériels dans cet organe, et on observe des écarts très-variés de ses fonctions. — L'état de plénitude ou de vacuité de l'estomac, une bonne ou mauvaise digestion, ont une influence instantanée sur le caractère de certaines personnes, etc.... Je m'arrête. Si j'avais à énumérer tous les changemens moraux que produisent l'état des organes, ce serait une histoire entière de l'influence du physique sur le moral. On sent que les bornes de cet essai ne me le permettent pas.

C. *Expressions.* Ce sont des mouvemens que provoquent des déterminations volontaires ou instinctives dans diverses parties du corps. Nous n'en dirons que quelques mots. 1.° La *phonation*. Diverses passions changent l'état naturel de la voix : la colère la rend enrouée; on reste muet d'étonnement; la frayeur arrache des cris, etc. L'ivresse l'altère notablement. Il sera question un peu plus bas des changemens que les organes de la génération lui font subir. 2.° La *Locomotion*. La trop grande chaleur, comme le froid très-violent, les abus dans les plaisirs vénériens, ont une influence sympathique et variée sur la locomotion. 3.° Dans l'état de santé, la face, suivant les divers modes de contraction des muscles, de coloration de la peau, d'action des yeux, des mouvemens de la bouche, etc., sert à exprimer le naturel, la santé, ou l'état de l'âme,

ou les maladies , en formant une expression d'ensemble que le médecin doit si bien connaître , et que l'expérience seule peut lui apprendre. M. le professeur *Chaussier* nomme cette action d'expression *prosopose*.

#### §. IV. *Sympathies hygiéniques des fonctions génitales.*

A. *Communes aux deux sexes.* Il faut rapporter à un mouvement sympathique le développement des facultés physiques et morales qui a lieu lors du développement des organes génitaux. Ce n'est vraiment qu'à cette époque que les animaux deviennent ce qu'ils doivent être , puis qu'ils peuvent accomplir le grand et l'unique but de la nature , la reproduction. Le gonflement des seins , l'accroissement du système pileux , le développement des testicules , sont alors des changemens constans et naturels. Mais le phénomène le plus remarquable , sans être le plus essentiel , est le changement opéré à cette époque dans les organes de la voix. Je ne prétends pas en donner l'explication ; mais il me semble que ces deux fonctions sont naturellement liées l'une à l'autre. Quittons pour un instant l'homme , et portons nos regards sur les animaux. Chaque espèce a un cri , un chant , une phonation particulière : en général même , l'articulation de la voix du mâle est différente de celle de sa femelle. Presque tous les oiseaux , excepté dans l'état de domesticité , restent muets hors le temps de leurs amours. Les quadrupèdes , à quelque chose près , offrent la même observation. Le temps de l'accouplement , fixé par la nature à certaines époques , arrivant , l'exercice plus actif de la voix est provoqué par l'excitation des organes génitaux , d'où naît le penchant qui porte tous les êtres à l'acte producteur ; et c'est presque exclusivement par ce moyen que les animaux se rapprochent et se reconnaissent. Je n'ai voulu que faire entrevoir un rapport , un enchaînement de fonctions entre les appareils vocal et génital. — Le tremblement , les palpitations qui précèdent l'approche des sexes , les spasmes

qui ont lieu pendant la copulation, la sensation particulière à laquelle certaines femmes reconnaissent qu'elles ont conçu, les plaintes, les gémissemens, les extases qui ont lieu pendant ou après l'acte, sont autant de mouvemens sympathiques. « L'énergie « des organes de la génération dans les deux sexes, réglée par la mo- « dération, est le principe fécond des plus grandes pensées et des « sentimens élevés et généreux. (*Cabanis.*)

B. *Propres aux organes génitaux de l'homme.* Excepté les cas où l'érection de la verge a lieu par des attouchemens locaux, elle est toujours sympathiquement déterminée par une irradiation partant directement du cerveau (le souvenir d'impressions voluptueuses); des yeux par la médiation de ce dernier organe (la vue d'objets lascifs); des narines (certaines odeurs sont aphrodisiaques); des vésicules séminales; (divers songes voluptueux qui se terminent toujours par des évacuations séminales); de quelques parties de la peau, et par certaines substances. — La titillation du gland détermine l'augmentation de la sécrétion et l'issue de la liqueur prolifique. — Les idiots et les rachitiques mâles offrent en général un développement remarquable des organes génitaux; aussi sont-ils très-enclins aux jouissances solitaires que procure l'excitation de cet appareil. — Tout le monde sait que la privation de l'un ou des deux testicules laisse la voix dans son timbre enfantin, et arrête le développement des poils sur les diverses parties du corps, et surtout au visage. Il ne faut cependant pas croire que l'énergie des organes génitaux soit toujours en rapport avec la voix. Il est des hommes dont le timbre vocal mâle et sonore semble annoncer une virilité *matérielle* très-grande: ce signe est souvent trompeur, car l'abus du chant, des liqueurs spiritueuses, des maladies du larynx, peuvent devenir la cause de ce développement vocal. Une chose un peu plus certaine, c'est que les hommes à voix féminine ou faible, naturellement sans barbe, et dont le tissu cellulaire est abondamment graisseux, sont

rarement bien partagés de la nature pour la propagation de leur espèce, et n'ont jamais de fermeté ni d'élévation dans le caractère. — On reconnaît aisément, dans un âge encore tendre, la voix *voilée* particulière aux enfans épuisés ou adonnés à la masturbation.

C. *Propres aux organes génitaux de la femme.* Le développement plus qu'ordinaire du clitoris survenu naturellement ou acquis par des titillations voluptueuses, l'usage excessif des boissons spiritueuses, l'abus des plaisirs de l'amour, activent l'accroissement des poils au menton et à la lèvre supérieure de certaines femmes, donnent un volume trop ample aux formes les plus élégantes, et changent le timbre de la voix. — Chez quelques nourrices, l'attouchement du mamelon par le nourrisson détermine l'érection du clitoris. Des attouchemens d'un autre genre, et je veux dire voluptueux, sur plusieurs autres parties du corps, produisent des irradiations sympathiques aussi vives qu'elles sont inexprimables; ainsi on voit se succéder rapidement l'augmentation du mouvement circulatoire, l'excitation des organes génitaux, l'exaltation de la sensibilité générale, l'égarement, et conséquemment l'oubli de soi-même, de tous les devoirs et de toutes les convenances sociales!.... Heureuse encore la femme qui, par la force de son caractère et une saine éducation, peut surmonter cet attrait magique d'un penchant que suivent si souvent la honte et les regrets!

#### §. V. *Du sommeil et des songes.*

Sans rechercher la cause prochaine du sommeil ni discuter pour savoir si c'est une fonction ou un état passif du cerveau, nous nous contenterons de dire que le sommeil intercepte jusqu'à un certain point les rapports communicatifs qui existent entre les sens et le centre sensitif; qu'aussitôt que cet état commence, le pouls et la

respiration se ralentissent , la reproduction de la chaleur animale s'affaiblit , la tension des fibres musculaires diminue , et que successivement les sens s'endorment. La vue est la première qui cesse de recevoir des impressions ; l'odorat ne s'endort qu'après le goût , l'ouïe qu'après l'odorat , le tact qu'après l'ouïe. Mais pendant le sommeil nous obéissons à divers mouvemens déterminés par un tact obscur. La volonté elle-même ne sommeille pas entièrement puisqu'à part les mouvemens dont les rêves et le somnambulisme nous offrent des exemples , elle retient l'urine et les excréments , par la contraction des sphincters respectifs , etc. Si l'assoupissement des sens n'est pas simultanément , le réveil ne l'est pas non plus. Le tact est le premier ; viennent successivement ensuite l'ouïe , la vue , le goût et l'odorat. Enfin le sommeil est sympathiquement provoqué par le travail de la digestion , l'application d'un air frais , un bruit monotone et long-temps soutenu , l'obscurité , le silence , les bains tièdes , les boissons rafraîchissantes , les narcotiques , un froid vif extérieur , etc.

*Songes.* Leur connaissance n'est vraiment utile que dans quelques maladies ; ils servent au diagnostic et au pronostic. Cependant il paraît , d'après les observations , que dans l'état de santé diverses espèces de songes , composés d'une série d'objets ou de certaines idées sont propres à chaque tempérament , à chaque âge , à chaque individu , selon son éducation ou les circonstances sociales , où il se trouve.

#### §. VI. *Sympathies hygiéniques anormales , idiosyncrasiques.*

Les violens chagrins ont quelquefois fait blanchir tout à coup les cheveux. On a vu des personnes chez qui la musique produisait le vomissement , d'autres l'envie d'uriner. J'ai connu un jeune homme d'un caractère sombre , misanthropique , et cependant tourmenté par l'ambition , qui m'a avoué que , toutes les fois

qu'il entendait de la musique, il était tourmenté par l'envie de crier, comme certains chiens aboient, pour témoigner la peine qu'il éprouvait. *Cullen* dit que, si un chien lui léchait fortement la main, il ressentait un chatouillement désagréable à la plante des pieds. On a, je crois, vu deux hommes, l'un en Angleterre, l'autre en France et un troisième en Italie, qui suspendaient à volonté les mouvemens de la circulation artérielle et les contractions du cœur, au point de faire croire à leur mort.

## CHAPITRE II.

### *Des Sympathies morbides ou dans l'état de maladie.*

Nous voici maintenant arrivés au point le plus important pour la médecine. Une longue expérience, un excellent esprit d'observation, des recherches nombreuses et de vastes connaissances, seraient d'une utilité absolue pour traiter un sujet si difficile.... et le zèle seul, une courte expérience, et peu d'espace pour en parler, peuvent-ils suffire?....

Nous avons vu que dans l'état de santé les sympathies sont assez nombreuses. Dans les maladies elles sont si prodigieusement multipliées, que, si l'on ôtait de chacune les symptômes qui ne sont pas exclusivement dépendans de la fonction ou de l'organe malade, elles offriraient un état de simplicité facile pour l'étude, et peu embarrassant pour la thérapeutique : car à peine un organe est affecté, que déjà quelques autres semblent s'agiter et ressentir le mal qu'il éprouve. Si l'altération s'accroît, le nombre en augmente, et l'ensemble du mécanisme animal marche vers le désordre. C'est donc sur l'étude des mouvemens, des effets sympathiques que reposent le diagnostic et la thérapeutique des maladies. Mais cette étude doit être dirigée par des modifications sans nombre. Ainsi, plus la sensibilité naturelle ou acquise est grande dans l'état

de santé, plus les sympathies sont actives dans l'état de maladie. D'après cette idée, on pourra observer des sympathies différentes, dans un même cas supposé, chez l'habitant des villes ou l'habitant de la campagne, chez l'homme savant ou l'homme borné, chez les peuples du nord ou ceux du midi, etc. D'un autre côté, tous les organes ne sont pas indistinctement et uniformément disposés à causer ou être le siège des phénomènes sympathiques; plus la fonction qu'un organe remplit est nécessaire à la vie ou se lie à d'autres fonctions, plus les sympathies seront nombreuses et fréquentes. Enfin, dans l'état de santé, comme nous l'avons vu, les sympathies n'ont lieu le plus souvent que sur des fonctions animales et presque pas sur des organes en particulier. La raison en est facile à trouver : dans l'état naturel le mouvement vital a toujours une marche régulière qui tend sans cesse vers un seul but. Il n'en est pas de même dans les maladies, une cause a détruit cette harmonie; le désordre survient, et les fonctions, les organes, les tissus sont alternativement et quelquefois indistinctement altérés. Mais entrons en matière.

### §. I. *Sympathies morbides des fonctions vitales ou primordiales.*

A. *Circulation.* Le cœur, présidant à cette fonction, est l'organe qui reçoit le plus facilement les influences des autres. Nous avons dit (page 14) que tout état morbide tant soit peu intense d'un organe auquel des vaisseaux sanguins vont se distribuer doit nécessairement causer un mouvement désordonné dans la circulation. Nous avons cherché à expliquer ce phénomène, si facile à observer, en disant que l'irritation se propageait de proche en proche jusqu'au cœur, par le moyen des nerfs des ganglions qui accompagnent les artères : car il me semble, je le répète, que le mouvement circulatoire est entièrement subordonné à ce système nerveux. Cette opinion conduirait naturellement à la recherche d'une substance ou d'un moyen thérapeutique qui calmerait directement

le système nerveux artériel ; mais l'opium paraît ne pas convenir, puisqu'il excite les nerfs de la vie nutritive en assoupissant les autres. Et est-il bien constaté que l'application de substances émollientes ou de liquides légèrement acides , froids ; la déplétion du système capillaire par le moyen des sangsues ou des ventouses scarifiées , ou du système veineux par la lancette, sont des moyens toujours convenables ? Revenons. La moindre plaie , une légère douleur , une inflammation et autres affections , produisent des dérangemens de la circulation. Tantôt elle est suspendue , c'est la lipothymie, la syncope ; tantôt elle est accélérée, ce sont les divers mouvemens fébriles , et les mille et une variétés du pouls ; mouvemens sympathiques qui cessent lorsque l'affection qui les détermine a disparu. Il peut se faire cependant que des substances introduites dans le cours du sang , cet état qu'on nomme *pléthore* , un obstacle à la circulation , produisent ces mouvemens ; mais ces cas ne sont pas les plus ordinaires.

B. *Respiration*. La facilité avec laquelle disparaissent , par l'évacuation de matières amassées dans l'estomac , certains phénomènes qui affectent la respiration et qui semblent constituer des pleurésies , des péripneumonies, montre évidemment que les organes de la respiration se ressentent sympathiquement de l'irritation des voies alimentaires. — Il existe une si grande liaison entre la respiration et la circulation , qu'on ne sait trop si l'on doit appeler *sympathiques* les diverses lésions de la respiration que causent les maladies du cœur ou des gros vaisseaux. — Le bâillement se fait le plus souvent dans l'état de santé aux approches du sommeil , ou par imitation. Dans les maladies , lorsqu'il est répété , il est sympathique d'une gêne dans la respiration. — L'éternuement est provoqué par une substance irritante sur la membrane pituitaire , ou par la présence d'un corps étranger dans cette partie du canal aérien. Il provoque l'effort convulsif des muscles de la poitrine et du diaphragme. — La toux ressemble par son mécanisme à l'éternuement , mais elle

en diffère par le lieu d'irritation qui la détermine. C'est toujours dans les bronches, la trachée ou le larynx. — Le hoquet, qui est un mouvement convulsif et prompt du diaphragme, est le symptôme de quelques affections.

C. *Calorification*. C'est surtout dans les maladies que la production de la chaleur est variable. Les maladies de l'estomac, des organes de l'abdomen augmentent la chaleur des parois de cette cavité; il en est de même pour le thorax, la tête; et ces signes ne sont pas des moins certains pour le diagnostic. La plante des pieds, la paume des mains sont, dans quelques cas, la phthisie pulmonaire surtout, le siège d'une chaleur sympathique. Quelques malades éprouvent dans diverses parties du corps un froid ou une chaleur sympathiques, sans que ces deux états existent réellement. Il y a erreur de sensibilité. — Dans la syncope, un froid glacial se répand sur tout le corps. — Certaines passions de l'âme, quelques irritations gastriques augmentent la chaleur du visage. — Les ulcérations du poulmon rendent brûlante la région thoracique. — Quelquefois, dans un accès de fièvre intermittente, le malade a chaud dans un endroit, et froid dans l'autre.

## §. II. *Sympathies morbides des fonctions nutritives.*

A. *Digestion*. La digestion est sympathiquement ralentie, dérangée ou tout-à-fait suspendue par un travail constant du cerveau ou diverses affections morales. — Presque toutes les maladies aiguës suspendent l'action de l'estomac : elles détruisent le désir de manger en augmentant la soif, tandis que dans les convalescences ce dernier besoin diminue, et l'appétit devient insatiable.

B. *Absorption*. De l'intégrité de la digestion résulte le libre exercice de l'absorption intestinale, dont les influences sympathiques qu'elle reçoit sont peu connues. Cependant les divers amaigrissemens qu'amènent

ment la plupart des maladies aiguës ou chroniques paraissent la troubler d'une manière évidente. C'est sans doute par la même raison que les phthisiques, dont l'appétit est dévorant, et qui mangent beaucoup, restent maigres. — *Hunter* a vu un bubon considérable et près de s'ouvrir disparaître tout à coup par le *mal de mer*. S'ensuit-il, comme il le dit, que le vomissement active l'absorption des vaisseaux lymphatiques sous cutanés ?

C. *Sécrétions*. 1.<sup>o</sup> *Sécrétions muqueuses*. Le froid et le chaud faisant alterner dans leur action l'exhalation de la peau et la sécrétion des surfaces muqueuses, il en naît une foule de maladies. — C'est pour cela qu'un froid vif appliqué sur la peau détermine des déjections alvines, aqueuses ou muqueuses accompagnées de coliques ; que les boissons chaudes font transpirer, suer. — Le froid aux pieds détermine le coryza. — Dans la première période d'une phlegmasie d'une membrane muqueuse, la sécrétion qui y avait lieu est suspendue ; de là la sécheresse de ces membranes, peut-être même la soif, lorsque c'est celle du conduit alimentaire. Si l'inflammation fait des progrès, le produit de cette sécrétion n'étant pas renouvelé, se dessèche et se putréfie, comme nous l'avons dit (pag. 15). 2.<sup>o</sup> *Sécrétions perspiratoires*. Dans les phthisies, l'altération des poumons produit l'augmentation de la perspiration cutanée, bornée le plus souvent à la poitrine, quelquefois au seul côté où est le poumon malade, et à la paume des mains. — Une boisson froide, un air froid, arrêtent cette fonction, qui ressent avec tant de facilité l'influence sympathique des organes malades, qu'on voit souvent plusieurs fois dans une journée la peau alternativement sèche et humide. Dans les phlegmasies intenses des organes du thorax et de l'abdomen, la peau devient sèche, ou en partie, ou en totalité : le mouvement vital est trop augmenté dans l'organe malade. Tant que la peau reste sèche, chaude, on peut en toute sûreté combattre l'inflammation : ce signe indique sa persistance ; et dès que la peau devient souple, humide, le mal sus-

pend ses progrès. — Le froid aux pieds, aux membres inférieurs, l'impression d'un air froid, surtout pendant que la peau est en sueur, supprime les perspirations séreuses, et y détermine des phlegmasies. Dans les collections aqueuses de ces membranes, la perspiration a été considérablement augmentée par des causes variées. *Bichat* croit avoir observé que, lorsque ces collections sont limpides, elles ont été sympathiquement déterminées; et que, lorsqu'elles sont troubles, lactescentes, purulentes, elles sont le produit d'une altération idiopathique. 3.<sup>o</sup> *Sécrétions glandulaires.* L'irritation de la membrane muqueuse nasale, buccale, pharyngienne, augmente la sécrétion de la glande lacrymale. — Certaines affections de l'estomac, la faim, l'hystérie, l'épilepsie, activent la sécrétion des parotides. — Diverses passions, les chagrins, et surtout un violent accès de colère, activent la sécrétion de la bile, et développent quelquefois l'ictère. Les phlegmasies du duodénum et des intestins produisent le même effet; et je suis persuadé que presque tous (si je ne dis tous) les vomissemens bilieux ne dépendent que de ces causes. On ne saurait, dans ces cas, mettre trop de prudence dans l'administration des émétiques, dont l'emploi vulgaire, inconsideré et facile, cause plus de mal qu'on ne le pense. — Sans doute que, dans quelques cas, la sécrétion pancréatique est sympathiquement changée. On ne peut guère l'observer. — On sait que la sécrétion urinaire est variable dans beaucoup de maladies, soit dans la quantité, soit dans la qualité de son produit. C'est de cette extrême variété que sont nées une foule d'erreurs et d'absurdités, l'importance trop grande que les anciens médecins mettaient aux qualités apparentes de cet excrément; et enfin l'*uroscopie*, qui ne devrait être pratiquée que par des charlatans montés sur des tréteaux, qu'accueilleraient les huées du public et qui fixeraient la surveillance de la police. . . . Certainement l'inspection de l'urine est nécessaire dans plusieurs cas; mais son état, variant chez l'homme malade comme chez l'homme le mieux portant plusieurs fois dans

la journée, il est ridicule d'en faire une pierre de touche propre à reconnaître toutes les affections.

D. *La nutrition* proprement dite ou *assimilation*, est troublée dans presque toutes les maladies aiguës et dans une grande partie des maladies chroniques. Il est peu d'affections, surtout des voies alimentaires, quelque courte que soit leur durée, qui n'amènent l'amaigrissement. Dans les fractures, la consolidation; dans les grandes plaies, la cicatrisation, se font toujours attendre lorsqu'une maladie un peu grave survient. L'ostéomalaxie dépend sans doute d'un trouble dans cette fonction; mais quelle en est la cause?

### §. III. *Sympathies morbides des fonctions sensoriales.*

A. *Impressions.* Quelques-unes de ces sympathies ont lieu par une réaction cérébrale involontaire; d'autres arrivent directement sur les organes sans cette médiation. 1.<sup>o</sup> *Vision.* Des médecins ont observé que des phlegmasies de l'estomac ou des embarras gastriques ont causé une cécité momentanée. — Dans les phlegmasies des membranes du cerveau ou de cet organe, la vision est troublée, suspendue, ou l'impression de la lumière est douloureuse. — Dans l'épilepsie, ce sens est entièrement annihilé, quoique la lumière arrive sur la rétine, les paupières étant élevées. 2.<sup>o</sup> *Audition.* Les excès des plaisirs de l'amour ont souvent causé la surdité. La phthisie a quelquefois produit ce phénomène sympathique. Un grand nombre de maladies le causent aussi; mais il a plus souvent lieu pendant la convalescence de quelques maladies. 3.<sup>o</sup> *Olfaction.* Les phlegmasies du conduit alimentaire de la membrane muqueuse nasale suspendent l'exercice de cette fonction. — On sait que dans l'hystérie les odeurs les plus repoussantes sont flairées avec délices. 4.<sup>o</sup> *Gustation.* Diverses aberrations de cette fonction sont sympathiques d'un grand nombre de maladies. Dans celles du canal digestif et aérien, toutes les substances semblent aux malades être tantôt

amères, tantôt fades, tantôt nauséuses. — Le goût, dans les maladies aiguës, ne reprend guère son intégrité que lorsque la convalescence est en bon chemin. 5.<sup>o</sup> *Palpation*. Il est certain que dans plusieurs maladies les impressions tactiles sont fausses ou nulles. Mais, quelles sont les causes qui produisent ces phénomènes sympathiques? Dépendent-ils des nerfs qui servent à cette fonction, ou de l'état du cerveau?

B. *Impressions*. *Hunter* avait remarqué que toutes les affections d'organes recevant leurs nerfs du grand sympathique causaient un dérangement plus ou moins marqué des fonctions morales. On peut chaque jour vérifier la vérité de cette opinion. Nous avons déjà cru entrevoir que cela se faisait par la communication de ce système nerveux avec le cerveau; car toute irritation vive et persistante de la membrane muqueuse digestive produit des symptômes cérébraux. J'ose même affirmer que sur un grand nombre de ces phlegmasies aiguës, tant soit peu intenses, que j'ai observées, il n'en était, pour ainsi dire, aucune exempte de délire. — Le dérangement des fonctions cérébrales est encore souvent produit par les phlegmasies des membranes sereuses, le péritoine, les plèvres, l'arachnoïde. — Les délires dans les maladies sont presque toujours sympathiques; ils sont furieux, tranquilles, gais, tristes, etc. A quoi tiennent ces différences? On a bien observé que telle espèce de délire est particulière à quelque cas; mais on est loin d'avoir des notions bien positives sur ce point. Les délires fébriles sont toujours le résultat d'une maladie aiguë; et les maladies chroniques des organes qui ont la faculté d'agir sur le cerveau produisent à la longue divers dérangemens moraux dont on méconnaît souvent la cause. Qui sait si le plus grand nombre de folies, de manies, d'hypochondries, ne sont pas de tels effets sympathiques? et plusieurs auteurs ont, peut-être avec raison, regardé quelques mélancolies et le *tædium vitæ* comme causés par l'influence sympathique du foie ou de la rate sur le cerveau. — Les organes de la génération

ont une puissante influence sur les fonctions morales : l'hystérie , la nymphomanie , la mélancolie amoureuse , etc., en sont autant de preuves. M. *Alibert* rapporte qu'une femme était prise à chaque menstruation d'un accès de manie qui durait tout le temps de l'écoulement. — Il est hors de doute maintenant qu'un grand nombre de maladies influent sur le caractère des idées , sur la mémoire , etc.

C. *Expressions*. — 1.<sup>o</sup> *Phonation*. La voix est altérée ou entièrement empêchée dans toutes les affections qui touchent à une terminaison funeste. Si le foyer du mal est dans les organes de la respiration , ces dérangemens sont alors plus intenses et plus rapides. — La grossesse , les maladies de l'utérus ou des testicules produisent quelquefois un enrrouement qui se dissipe lorsque la cause n'existe plus. — Dans l'hystérie , le sentiment d'une boule qui de l'utérus monte à la gorge démontre encore la sympathie des organes génitaux avec l'appareil vocal.

2.<sup>o</sup> *Locomotion*. Cette fonction est sympathiquement troublée toutes les fois qu'une influence sympathique partant de quelque organe se porte au cerveau et tend à le déranger , non-seulement comme organe de la pensée , mais encore comme étant le siège de cette puissance désignée sous le nom de *fonction organique*. De là résultent nécessairement les différens états du système musculaire qu'on a appelés *convulsifs*, *spasmodiques*, *ataxiques*, *adynamiques*. Adynamie !... Est-ce bien une faiblesse réelle ?... comment la concevoir d'ailleurs ?... N'est-elle pas plutôt relative ? car il peut se faire que les muscles ne perdent rien de leur contractilité ; mais que le stimulus nerveux , dont le cerveau était dispensateur , n'est plus le même , puisque cet organe n'exerce plus naturellement ses fonctions. Cette idée supposerait que , dans toutes ces affections des muscles , les dérangemens du cerveau seraient essentiellement préalables : or , c'est précisément ce qui s'observe. D'ailleurs , comment supposer l'existence d'une faiblesse réelle , lorsque quelquefois dans le même jour il y a alternativement prostration musculaire et

spasmes si violens, que la force est quadruplée ? Ces mouvemens convulsifs n'auraient pas lieu si les muscles avaient réellement perdu leur contractilité. Il me semble ( je puis me tromper cependant ) que l'on ne devrait voir dans ces divers états de la force musculaire qu'une réaction nerveuse partant du cerveau, et que dirigent les influences sympathiques de divers organes. *Brown* a porté trop loin l'expression de *sthénie* et d'*asthénie* ? il n'a pas senti que ces deux états presque toujours *secondaires*, ne se manifestant que par l'action musculaire, ne peuvent être que le résultat de l'influence nerveuse, puisque sans elle point de mouvement, point de contractilité. Mais quoique les nerfs qui vont aux faisceaux musculaires soient coupés, ceux-ci vivent encore à la manière des organes qui n'en reçoivent que du grand sympathique. Or, cette influence nerveuse y existe, puisque des artères vont s'y distribuer. Et n'est-ce pas par ce dernier lien que s'expliqueraient les lassitudes, les sentimens de contusion, les douleurs qu'on éprouve dans les muscles au début des maladies, avant que le cerveau même ait pu agir sur eux ?...

#### §. IV. *Symphathies morbides des fonctions génératrices.*

A. *Propres à l'homme.* Le priapisme et le satyriasis, suites assez ordinaires d'une imagination déréglée ou d'une trop longue continence, sont aussi quelquefois l'effet sympathique d'une affection dartreuse ou psorique. — *Cabanis* rapporte qu'un étudiant en médecine, après un violent accès de jalousie, éprouva pendant plusieurs heures le priapisme le plus invincible et le plus douloureux, accompagné d'émission alternative de sperme et de sang. — On dit que certains alimens, les poissons surtout, activent la sécrétion spermatique ; cela paraît douteux. Cependant quelques peuples ichtyophages, qui multiplient prodigieusement, semblent confirmer en partie cette opinion des anciens. — Plusieurs maladies aiguës suspendent cette sécrétion. — La phthisie pulmonaire semble augmenter l'appétit vénérien.

B. *Propres à la femme.* La frayeur, une émotion vive, l'immersion subite d'eau froide sur les pieds ou les mains, les chagrins violens causent souvent la suppression des règles, l'avortement, ou la suppression du lait. En général, les maladies aiguës arrêtent la menstruation. — On dit que le lait d'une nourrice qui vient d'avoir un accès de colère n'est pas sans danger pour le nourrisson.

#### §. V. *Du Sommeil et des Songes.*

La douleur que causent un panaris, un furoncle, des coliques, empêchent de dormir en excitant sans cesse le cerveau; mais si, dans une maladie aiguë, dans certaines mauvaises convalescences, quelques affections chroniques, on ne peut se livrer au sommeil, c'est un effet sympathique. — Les inflammations, les lésions mécaniques du cerveau, provoquent au contraire un sommeil morbide plus ou moins long et profond, et auquel, suivant ses degrés, on a donné divers noms.

Les rêves pénibles reconnaissent ordinairement pour cause une mauvaise digestion, une fausse position, des maladies du cœur, des chagrins, etc. On a observé une espèce d'analogie entre les songes et les maladies. Dans les grandes inflammations on rêve feux et brasiers, tandis que les hydropiques ne voient dans leurs songes qu'eaux et fontaines. (M. Richerand)

#### §. VI. *Sympathies morbides de plusieurs organes et tissus en particulier.*

1.<sup>o</sup> *Par similitude d'organisation.* Considérer les maladies d'après les tissus qu'elles affectent fut sans doute une belle idée, mais trop exclusive et trop minutieuse; cette idée n'est pas d'une application rigoureuse et constante. Cependant je vais parler des cas où la similitude d'organisation entre des organes ou des tissus éloignés et non continus peut seule donner raison de quelques phénomènes sympathiques qui s'y passent. a. Les membranes séreuses, quoique séparées et sans communication immédiate entre elles,

peuvent s'affecter réciproquement. La goutte, quelques maladies des membranes synoviales, et la carie simultanée de plusieurs articulations, viennent à l'appui de cette assertion. Au moment même où j'écris ces lignes, je viens d'ouvrir le cadavre d'un officier qui a succombé en partie à des affections morales, et dont le péritoine, les plèvres, le péricarde, et presque toutes les membranes synoviales, offraient, ou des traces d'inflammation, ou des adhérences, ou des collections aqueuses. Il est bon d'observer, sans cependant en tirer aucune induction, que le mal primitif était une tumeur phlegmoneuse d'une articulation fémoro-tibiale, à laquelle a succédé une ankylose. Cette observation a été faite au Val-de-Grâce, sous les yeux de M. le professeur *Des Genettes*. *b.* Il existe entre la peau et les membranes muqueuses des rapports sympathiques très-intimes, que la presque similitude d'organisation explique, et que prouvent diverses observations, dont voici les principales : 1.<sup>o</sup> Pendant la digestion, la perspiration cutanée est notablement diminuée, parce que les sucs muqueux abondent à l'intérieur. 2.<sup>o</sup> Quelques hémorrhagies périodiques des membranes muqueuses viennent-elles à se supprimer, elles sont parfois remplacées par des hémorrhagies de la peau, et *vice versa*. 3.<sup>o</sup> Dans les premiers jours d'une phlegmasie intense d'une membrane muqueuse, la transpiration cutanée est suspendue, la peau devient sèche, et développe une chaleur morbide qui suit la marche de l'affection; les sueurs abondantes sympathiques de ces mêmes maladies arrivent ordinairement vers leur déclin. 4.<sup>o</sup> Un corps froid, dans les hémorrhagies muqueuses, appliqué sur la peau voisine de l'écoulement, est un moyen souvent efficace pour l'arrêter. On connaît les bons effets des moyens thérapeutiques dont l'application se fait sur la peau dans les affections des membranes muqueuses. 5.<sup>o</sup> En hiver et dans les climats froids, les fonctions de la peau sont extrêmement diminuées, celles des membranes muqueuses s'accroissent : de là une exhalation pulmonaire plus marquée, les sécrétions internes plus abondantes, une digestion plus active. Le contraire a lieu par la chaleur du climat

ou de la saison. 6.<sup>o</sup> Dans les éruptions cutanées en général, la rougeole, la variole, la gorge souffre presque toujours sympathiquement. *c.* L'état morbide des intestins, de l'estomac, du pharynx, des bronches, détermine des érysipèles, des furoncles, des phlegmons cutanés, et un nombre infiniment varié d'éruptions miliaires, phlycténoïdes, pustuleuses, etc.; et dans les maladies syphilitiques, les phlegmasies des intestins ou des bronches déterminent des accidens très-graves, des phlegmons, la gangrène dans les parties qui sont ou qui environnent le siège de l'infection vénérienne. — Les maladies du périoste causent-elles sympathiquement des péritonites, des diarrhées, comme quelques praticiens ont cru l'observer? Déterminent-elles des érysipèles, des phlegmons à la peau?... On ne peut qu'éveiller l'attention des observateurs pour répondre à ces deux questions. — Chez les personnes sujettes aux ophthalmies, l'inflammation formée dans un œil passe rapidement à l'autre. — La cataracte d'un côté est toujours le précurseur de l'opacité de l'autre cristallin. — Une violente douleur à une dent saine est souvent occasionnée par la carie d'une dent éloignée. — Quelquefois, dans les névralgies, le nerf correspondant au nerf souffrant devient sympathiquement douloureux.

2.<sup>o</sup> *Par continuité de tissu.* Deux grandes membranes muqueuses, l'une nommée *gastro-pulmonaire*, et l'autre *génito-urinaire*, se déploient à l'intérieur sur plusieurs organes. Elles n'ont de communication entre elles que par la peau qui leur est intermédiaire. Aussi observe-t-on que l'une peut être affectée en totalité tandis que l'autre reste intacte. Cependant quelques hémorrhagies utérines sont remplacées, lors de leur suppression, par des hémorrhagies des bronches. De cette continuité propre à chacune de ces deux membranes il résulte une foule de correspondances sympathiques essentielles à connaître. *a. Membrane gastro-pulmonaire.* L'irritation mécanique ou chimique de la luette ou de la membrane pharyngienne provoque le vomissement, quoique même la continuité

soit interrompue , car, après la section transversale de l'oesophage d'un animal , *Bichat* a excité le vomissement par la titillation de la luette. — La présence de vers dans les intestins causent des douleurs de gencives , le prurit du nez , ou le ptyalisme. — Une dentition difficile et douloureuse détermine le cours de ventre et des coliques. — Le vomissement naturel est souvent précédé du tremblement de la lèvre inférieure. — On a vu quelquefois des ophthalmies alterner avec des diarrhées. — Des médecins rapportent avoir vu des personnes purgées par l'odeur d'un purgatif , ou le tabac appliqué sur la membrane nasale. M. le professeur *Des Genettes* a été témoin au grand Kaire d'un fait à peu près semblable , mais plus concluant. La peau putréfiée d'un énorme cerf ayant été traînée sous ses fenêtres , et le long d'une des allées du jardin de l'Institut , l'odeur qui s'en exhalait occasionna des nausées , une diarrhée subite , et ensuite la dysenterie à plusieurs personnes qui s'étaient trouvées dans le rayon des émanations de cette masse putréfiée. *Zimmermann* rapporte qu'un homme eut la dysenterie après avoir flairé une bouteille de sang pourri. — Une pierre engagée dans le conduit de *Warthon* peut-il produire sympathiquement le dévoiement ?.. *Tissot* croit l'avoir observé. — L'état de la membrane muqueuse de la langue est sympathiquement changé toutes les fois que l'estomac ou les intestins sont malades. Est-ce une légère phlegmasie , elle est rosée sur ses bords et humide ; la phlegmasie est-elle intense , cette couleur se change en un rouge artériel très-vif , et la sécheresse survient ; l'inflammation est-elle encore plus intense , la couleur rouge persiste , une couche muqueuse putrilagée se développe sur la langue , la membrane buccale , et sur les dents. Ces sympathies sont essentielles à connaître : elles servent de mesure aux divers degrés des inflammations du conduit alimentaire. Dans les phlegmasies chroniques , la rougeur des bords et de la pointe de la langue est presque constante. Existe-t-il cet état qu'on nomme *embarras gastrique* , l'action des cryptes muqueux de la membrane linguale est changée , il se forme un enduit blan-

châtre plus ou moins épais , ou jaunâtre , si les vomissemens ont entraîné un peu de bile. Cependant on a observé , et il ne faudrait pas s'y tromper , qu'une privation d'alimens long-temps soutenue amène cet état saburral de la langue. Ces divers effets sympathiques qui se manifestent sur la langue , et auxquels ne participe jamais la membrane muqueuse de l'oesophage , qui semble être étrangère à ces organes , peuvent être simulés par une affection idiopathique , comme la glossite , quelques angines , l'emploi excessif du mercure , comme j'en ai vu un exemple. Et , à propos de membrane muqueuses , je ne puis m'empêcher de dire deux mots de l'erreur dans laquelle *Bichat* est tombé , et a sans doute entraîné plusieurs médecins. Il dit positivement , dans son Anatomie générale ( tome quatrième , système muqueux ) , qu'après la mort la membrane muqueuse de l'estomac est rouge dans l'état sain , et violette et tirant sur le noir dans l'état inflammatoire. Rien n'est plus faux que cette assertion. Employé depuis plusieurs années dans un des grands hôpitaux de Paris , j'ai eu occasion d'ouvrir un grand nombre de cadavres , eh bien ! j'ai constamment vu la surface interne de l'estomac et des intestins , ou rouges , ou violets , ou gangrénés , lorsqu'ils étaient enflammés , ou qu'ils avaient causé la mort ; et j'ai encore constamment vu que dans l'état sain ces surfaces muqueuses étaient blanches , parfaitement blanches , n'ayant pas même la teinte légèrement rosée de la peau d'un homme vivant. Je l'affirme hautement , à moins que je ne récuse mes observations et mes yeux.... Mais pourquoi *Bichat* s'est-il ainsi trompé ? n'aurait-il fait ces observations que sur les animaux qui servent aux expériences et pendant leur vie?... Dans ce cas il avait raison , les membranes muqueuses pendant la vie ont une couleur rouge artérielle qui disparaît après la mort , si les organes ne sont pas malades. Il importe de signaler cette erreur , et pour la science et pour quelques cas d'empoisonnement. *b. Membrane génito-urinaire.* Une pierre dans la vessie , ou engagée dans l'urètre , occasionne une démangeaison quelquefois douloureuse au bout du gland. — L'inflam-

mation du testicule survient à la suite de plusieurs blennorrhées.]

3.<sup>o</sup> *Par contiguité.* Les ganglions lymphatiques qui avoisinent une partie affectée s'enflamment et se gonflent (dans le panaris, les meurtrissures, les vésicatoires); et dans les phlegmasies de la membrane muqueuse intestinale, les ganglions lymphatiques du mésentère correspondant aux points enflammés, sont toujours plus ou moins gonflés, selon l'intensité du mal. Ce gonflement est un état inflammatoire qui se termine souvent par l'induration ou la suppuration. D'après cette idée, le *carreau* ne serait-il qu'une phlegmasie intestinale chez les enfans dont le système lymphatique est si disposé aux maladies, avec suppuration secondaire, ou dégénérescence tuberculeuse des ganglions mésentériques?... — La néphrite ou une pierre engagée dans un uretère détermine la rétraction douloureuse du testicule ou du ligament utéro-pubien. — Le col de la vessie et l'extrémité du rectum sont sympathiquement unis, puisque le ténesme et l'envie d'uriner s'excitent réciproquement, puisque le calcul vésical cause le ténesme, de même que les efforts de l'utérus avant-coureurs de l'accouchement. — C'est encore une sympathie de contiguité lorsque l'application d'un vésicatoire, d'un moxa, d'un sinapisme, l'irritation produite par les sangsues, à part l'évacuation sanguine, sur le lieu voisin d'un organe malade, y détermine un changement favorable.

#### § VII. *Sympathies morbides de quelques organes sans rapports apparens.*

Le gonflement des parois buccales est souvent causé par la carie d'une dent. — On a vu souvent l'inflammation d'une glande parotide disparaître tout-à-coup et se porter sur le testicule du même côté; ou la glande mammaire chez la femme, puis reparaître sur la parotide après avoir abandonné l'un de ces deux derniers organes.

On connaît la sympathie entre la peau de la nuque et les yeux ; la peau de la partie externe du bras et les poumons. Dans les ophthalmies et les maladies chroniques de la poitrine, la thérapeutique en retire de grands avantages. Alexandre-le-Grand eut la vue obscurcie pendant plusieurs jours après avoir été blessé à la nuque par un coup de pierre. (*Plutarque.*) *Schmiedel* a vu un homme devenu aveugle pendant quelques jours à la suite d'une plaie qui avait intéressé un des nerfs intercostaux. La vue ne revint qu'avec la cicatrisation.—On dit que le vomissement a quelquefois lieu lorsque, dans l'opération de la cataracte, l'instrument touche l'iris.—Faut-il tenir un grand compte de ce que dit *Ruisch*, qui assure n'avoir jamais rencontré une blessure du mésentère exempte de délire ? — Une constante et longue observation a démontré l'influence du cerveau, lorsqu'il est blessé, ou contus, ou commu, sur le foie, en y produisant des abcès, toute idée mécanique exclue. Pourquoi ?.. Je l'ignore. L'explication en est bien difficile ; mais j'ai devers moi des faits qui me donnent là-dessus une entière conviction. L'hypochondrie prouve en partie la liaison qui existe entre ces deux viscères par l'influence que l'organe sécréteur de la bile exerce sur les fonctions morales. — L'hépatite cause souvent une douleur au cou ou à l'épaule droite. — L'irritation mécanique ou la piqûre ou la section imparfaite d'un nerf ont souvent déterminé le tétanos. — Les lassitudes, le sentiment de pesanteur, les douleurs vagues des muscles, les tiraillemens qu'on éprouve dans les membres au début de presque toutes les maladies, sont des phénomènes purement sympathiques. — Lorsque la syphilis a fait des progrès, les os ou leur membrane médullaire deviennent le siège de douleurs sympathiques que la chaleur du lit augmente. — Existe-t-il une relation sympathique entre les maladies des voies urinaires et celles des articulations, comme la nature des concrétions arthritiques l'a fait entrevoir ? et les observations données à ce sujet sont-elles assez positives?... — Les céphalalgies sympathiques causées par l'irritation de l'estomac ou des intestins, sont ordinairement sur-orbitaires,

frontales ; celles qui sont déterminées par les affections de l'utérus sont occipitales ou sincipitales. — Les rapports sympathiques et réciproques entre l'estomac et l'utérus sont trop bien connus pour avoir besoin de les énumérer. Mais il me semble qu'on a souvent pris pour des affections de l'estomac ce qui n'était que des douleurs du centre nerveux du système des fonctions nutritives : l'utérus doit avoir des rapports plus intimes avec ce centre nerveux qui lui donne la vie qu'avec l'organe membraneux où s'opère une première partie de la digestion.

### § VIII. *Sympathies morbides idiosyncrasiques.*

Des médecins ont vu quelques personnes qui ne pouvaient vomir sans ressentir une vive douleur au périnée ; un jeune homme qui ne pouvait fortement étendre le pied sur la jambe sans éprouver une toux convulsive ; un vieillard qui ressentait une douleur ponctive à l'épaule gauche lorsqu'il grattait un bouton placé au-dessous du genou droit ; une douleur violente à la plante des pieds causée par un ulcère de la vessie, etc., etc.

## CHAPITRE III.

### *Sympathies médicamenteuses.*

On entend ordinairement par *médicament* toute substance qui, introduite dans le corps dans le cours des maladies, y produit des changemens favorables. Ici je suis obligé d'étendre la signification de ce mot. Je donne le nom de *sympathie médicamenteuse* à tout phénomène non naturel, extraordinaire, que produit une substance, quelle qu'elle soit, et qui, introduite d'une manière quelconque dans l'économie animale, modifie spécialement l'état, le travail de certains organes. Presque tous les médicamens ne prennent d'autre route que celle des alimens. Certainement cette ingestion stomacale, intestinale,

n'est pas toujours sans danger, et est trop généralement pratiquée. Les médecins ne profitent pas assez des routes diverses que la physiologie leur indique. Aussi autant les effets que les médicaments produisent ont été confondus, autant les explications qu'on en a données sont peu satisfaisantes. Quelques médecins ont prétendu que chaque substance se porte réellement sur l'organe sur lequel elle agit; d'autres, trouvant ce transport électif un peu difficile à concevoir, ont dit que l'estomac étant sympathiquement lié avec presque tous les organes, les effets médicamenteux étaient purement sympathiques. *Réga* et *Vanhelmont* ont positivement écrit que les médicaments avaient produit leurs effets avant de sortir de l'estomac, même avant l'absorption. *M. Rossi*, de Turin, croit avoir démontré que dans tous les cas les nerfs sont les conducteurs des principes vénéneux; d'autres enfin ont voulu que ce fût la circulation. Dans tout cela on a trop généralisé; car si l'on voulait analyser avec soin les phénomènes que produisent la plupart des substances, on verrait que, tantôt l'absorption, tantôt la circulation, tantôt les tissus, tantôt les nerfs deviennent les conducteurs ou les agens secondaires de tous ces changemens; mais on ne peut disconvenir, sans dire pourquoi ni comment, de la propriété élective, spéciale de certaines substances. Ainsi, de quelque manière que vous introduisiez dans le corps l'opium, le tartre stibié, les cantharides, le premier agira toujours sur la sensibilité nerveuse cérébrale, le second sur l'estomac, en provoquant le vomissement, et les cantharides sur les organes génitaux ou la sécrétion urinaire. L'aloës agit spécialement sur le gros intestin, les sels neutres sur l'intestin grêle, le sel marin sur la pointe de la langue, etc. La description exacte de toutes les sympathies médicamenteuses m'entraînerait trop au-delà des bornes que j'ai mises à cet essai, dont le peu d'étendue indique l'insuffisance des détails, et que quelques exemples des plus saillans vont terminer.

A. *Circulation.* La digitale a la singulière propriété de diminuer le nombre des contractions du cœur. L'année dernière, j'ai ob-

servé, entre plusieurs, un malade ayant un anévrisme du cœur, à qui M. le baron *Des Genettes* administra la digitale en poudre. Le nombre des pulsations artérielles de 75 à 80, fut réduit, dans huit à dix jours, à moins de 40. — Le pouls est fréquent et fort dans l'empoisonnement par la pomme épineuse, la jusquiame, la morelle : il est petit et précipité dans celui par la belladone, l'opium : l'aconit cause quelquefois la suspension de la circulation, la syncope.

B. *Respiration*. La fève de St.-Ignace, les oxydes de cuivre et les champignons rendent la respiration difficile et pénible; le deutol, l'hydro-chlorure de mercure cause une constriction spasmodique de la glotte et le gonflement des amygdales; la ciguë détermine des hoquets, etc.

C. *Sécrétions*. Les cantharides à petites doses augmentent la sécrétion urinaire; à trop fortes doses, elle en est suspendue. L'usage du mercure augmente la salivation. — La transpiration cutanée devient considérable par l'emploi de la douce-amère. — Dans l'empoisonnement par la digitale, la fève de St.-Ignace, le chlorure de mercure, les sueurs sont froides, abondantes; elles sont visqueuses, si c'est par l'acide nitrique ou les oxydes cuivreux.

D. *Vision*. L'ivresse par le vin, la ciguë, la jusquiame, les narcotiques en général, causent diverses névroses de la vue.

E. *Perceptions*. Le jaune d'œuf pourri produit des vertiges et la plus grande confusion d'idées; la belladone une gaîté folle; le stramonium des rêves agréables, une sorte de délire de volupté. La plupart des narcotiques causent des extases, produisent des visions fantastiques, le coma, l'ivresse, etc. *Boerhaave* dit qu'après avoir mangé de la ciguë, tous les objets lui paraissaient tourner. *Vanhelmont* (*Demens idea*, §. 12) assure qu'ayant mis un morceau de racine de napel sur le bout de sa langue, il sentit son

estomac frappé d'une impression inconnue , et que dès ce moment ses conceptions devinrent plus vives, plus distinctes et plus claires. Si cet effet était constant, la racine de napel deviendrait d'un usage bien journalier !

F. *La locomotion.* La pomme épineuse, la belladone, la digitale, l'arsenic, les préparations de plomb et de cuivre, le muriate de baryte, les cantharides, déterminent des spasmes, des tremblemens, des paralysies, des convulsions.

G. *Génération.* Les légumes, le poisson, les cantharides excitent les organes génitaux.

Enfin il est des sympathies qui se manifestent sur quelques organes en particulier.

1.<sup>o</sup> Les yeux perdent de leur vivacité lorsqu'on a pris une trop grande quantité de vin ou d'opium ; la pomme épineuse les rend vifs et brillans ; le muriate suroxygéné de mercure, étincelans ; la belladone dilate les pupilles. 2.<sup>o</sup> M. *Larrey* a trouvé la langue atrophiée chez deux soldats qui avaient été guéris d'un empoisonnement par des substances narcotiques. — L'emploi abusif du mercure détermine l'inflammation de la langue et des parotides. 3.<sup>o</sup> L'empoisonnement par les champignons, les oxydes de cuivre, produisent la sécheresse de la cavité gutturale et une soif vive. Après l'ingestion de l'arsenic il survient une soif ardente. 4.<sup>o</sup> Il a suffi quelquefois d'avoir touché le *rhus toxicodendrum* pour avoir la tête enflée. 5.<sup>o</sup> Un cataplasme de feuilles de tabac sur l'épigastre produit le vomissement ; un emplâtre d'opium le fait cesser.

---

HIPPOCRATIS APHORISMI

( *Edente LORRY.* )

I.

Morborum alii ad alios benè aut malè se habent : et ætates quædam ad tempora , et regiones , et victus. *Sect. 3 , aph. 3.*

II.

Quibus perscissum fuerit cerebrum , his necesse est febrem et bilis vomitum supervenire. *Sect. 6 , aph. 50.*

III.

A dolore vehementi partium circa ventrem , extremarum frigus , malum. *Sect. 7 , aph. 26.*

IV.

Si quis febricitanti cibum det , convalescenti quidem , robur ; ægrotanti verò morbus fit. *Ibid. , aph. 65.*

V.

Ab anginâ detento tumorem fieri in collo , bonum : foras enim morbus vertitur. *Sect. 6 , aph. 37.*

VI.

Apoplectici autem fiunt maximè , ætate ab anno quadragesimo usque ad sexagesimum. *Ibid. , aph. 57.*

EXCERPTA EX SCRIPTIS AUREL. CORNEL. CELSI ET  
THOMÆ SYDENAMII.

« Sanus homo , qui et benè valet , et suæ spontis est , nullis obli-  
« gare se legibus debet ; ac neque medico neque iatraliptâ egere. »  
CORNEL. CELS. , *de re medicâ* , lib. 1 , cap. 1 , sect. 1.

« In nullo quidem morbo plus fortuna sibi vindicare quam ars ;  
« ( ars quam natura ) potest : ut pote quum , natura repugnante ,  
« nihil medicina proficiat. » CORNEL. CELSI , præfat. lib. 3.

... « Artis medicæ pompa et dignitas non tam in formularum  
« concinnitate et elegantîâ , quàm in morborum curatione cernitur. »  
THOM. SYDENHAM. , *Tractat. de hydrope*.

« Medici autem philosophia omnis in expiscandis morborum his-  
« toriis , iisque remediis adhibendis , quæ experimentiâ indice et  
« magistrâ , eosdem volent depellere , tota stat ; observatâ tamen  
« medendi methodo quam recta ratio ( non speculationum com-  
« mentis , sed trito et naturali cogitandi modo innixa ) ei dictaverit. »  
THOM. SYDENHAM. , *Tractat. de hydrope*.